

## « Il est dangereux d'enfermer la femme dans la prison de l'amour comme le fait la théologie catholique »

Par **Marie Grand**, le 19/7/2022 à 12h57

Professeure de philosophie, Marie Grand constate que la théologie catholique, comme la littérature, « *n'offre aux femmes qu'un nombre limité de possibilités qui tournent toutes, de près ou de loin, autour de l'amour* ». Ce texte fait partie d'une série de réflexions autour des nouveaux visages du féminisme en Église, à retrouver sur notre site de La Croix, dans la rubrique débats « À vif ».



« *Va, mon fils, conquérir le monde ; va, ma fille, conquérir le cœur de ton aimé !* », ai-je pu entendre récemment lors d'une table ronde consacrée à la place des femmes dans l'Église. Le propos formulé au premier degré n'a suscité aucune réaction apparente dans l'auditoire. Suivons ici le précieux conseil de Spinoza : « *Ni rire, ni pleurer mais comprendre.* » Que faut-il avoir vu, lu, entendu et cru pour affirmer (et approuver tacitement) que les hommes sont davantage faits pour l'action et les femmes pour l'amour ?

« Le féminisme est en train de sauver l'Église d'elle-même et malgré elle »

En réalité presque tous les livres ou les films de notre tradition culturelle nous ramènent au complexe de Cendrillon, cette femme qui attend miraculeusement d'être transfigurée par l'amour. La sociologue Nathalie Heinich (1), en analysant près de 250 romans, a mis en évidence que les filles sans projet sexuel ou matrimonial sont aussi sans histoire. Il faut attendre le début du XXe siècle pour que la femme « non liée » fasse son entrée en littérature. Avant, seule « la plongée dans l'amour » donne aux femmes une existence narrative.

### Marie-Jo Thiel : « Les mouvements féministes finissent par avoir pignon sur rue dans l'Église »

D'Anna Karénine à Emma Bovary, la noyade n'est d'ailleurs jamais très loin pour celles qui, n'ayant d'autres moyens de réalisation, ont déposé tout leur être dans l'amour. En rencontrant la passion, les hommes vacillent mais ne chavirent jamais totalement parce qu'ils n'y cherchent pas leur salut. Le comte Vronski songe un temps à se suicider mais finit par renouer avec ses obligations militaires. Le héros masculin agit, choisit et transforme le monde. « *Une bonne histoire, c'est l'histoire d'un mec qui fait des trucs* », résume la romancière Alice Zeniter.

### L'orbe des relations interpersonnelles

Il semble que la théologie catholique entérine elle aussi ce consensus profane et n'offre aux femmes qu'un nombre limité de possibilités qui tournent toutes, de près ou de loin, autour de l'amour. Dans sa Lettre apostolique sur la vocation et la dignité de la femme (*Mulieris dignitatem*), le pape Jean-Paul II affirme à la fois qu'il existe une égalité des dons baptismaux et un « *génie féminin* » qui se déploie dans l'amour, vocation spécifique de la femme. Cette dernière ne pourrait « *se trouver elle-même si ce n'est en donnant son amour aux autres* ». Telle une prophétesse, elle aurait la charge d'éveiller l'homme à ce mystère étant plus spontanément tournée vers les autres, quand ce dernier serait plus à l'aise dans le maniement des choses. Que trouver à redire ? Si l'amour-Éros est généralement en littérature une catastrophe annoncée, il est, sous la forme de l'Agapè, la vocation même du christianisme. N'est-ce donc pas une consécration que d'être programmée pour l'amour dans la « religion de l'amour » ?

### Quelle place pour les femmes dans l'Église ?

Non, cela ne suffit pas. Car pour dire « *je t'aime* » encore faut-il pouvoir dire « je », de même que pour se donner, avoir quelque chose à donner. L'amour n'est pas négation mais effusion généreuse de soi. « *Pour aimer il faut être* », remarque très simplement Jankélévitch. N'est-il pas nécessaire de s'être trouvé soi-même pour se donner aux autres ? Cela suppose au préalable d'avoir été aimés par Dieu et par tous ceux qui nous ont accueillis dans l'existence mais aussi de disposer d'une « *chambre à soi* », selon l'expression de Virginia Woolf, où l'on peut exister indépendamment de nos liens affectifs. Se confronter au monde dans l'action est un moyen de se connaître et de s'appartenir.

### « Entendrons-nous un jour des prêtres dire que cela fait du bien de travailler avec des femmes ? »

C'est pourquoi il est dangereux d'enfermer la femme dans l'orbe des relations interpersonnelles comme le font conjointement la littérature et la théologie. Son identité toujours relative à celle des autres est perpétuellement remise en question : tantôt fille de son père puis femme de son mari et enfin mère de son enfant, elle ne cesse de changer de noms de lieu, de statut et même de corps. Les crises d'identité sont nombreuses chez celle dont l'amour est l'unique religion. Et cette fragilité la rend davantage susceptible de développer les formes les plus pathologiques et finalement les moins altruistes du sacrifice de soi.

### Les « structures élémentaires » de la différence sexuelle

L'Évangile, quant à lui, ne propose pas de « théologie de la femme ». Il nous raconte même une tout autre histoire. On y trouve déjà des « femmes non liées », comme Marie de Magdala dont le nom même ne reflète aucune appartenance à un homme quel qu'il soit (père, frère ou mari). On y trouve des femmes à la vie sexuelle illégitime (comme la Samaritaine) que le Christ ne déclassé pourtant pas. Ces femmes écoutent, assistent et comprennent souvent plus vite que les hommes qui est Jésus et... elles sont presque toujours envoyées conquérir le monde !

### « Peut-on être catholique et féministe aujourd'hui ? Nous continuons à le croire »

La Samaritaine s'en va « *à la ville* » témoigner de ce qu'elle a vu. « *Partout où sera proclamé l'Évangile dans le monde entier, on racontera aussi en souvenir d'elle, ce qu'elle a fait* », précise l'Évangile de Marc au sujet de la femme de Béthanie. Et c'est à Marie Madeleine, « *apôtre des Apôtres* », selon l'expression de Thomas d'Aquin, que sera confiée la mission cruciale de témoigner la première de la résurrection. Les Évangiles passent certes difficilement le test de Bechdel car ils sont nécessairement le reflet de leur époque, mais les femmes n'y sont pas de simples figurantes. Elles font l'Histoire et changent le cours du monde.

**« L'Église et le féminin » d'Anne-Marie Pelletier : des préjugés à dépasser**

Faire évoluer la place des femmes dans l'Église suppose *aussi* d'interroger les images et les discours qui forment les « structures élémentaires » de la différence sexuelle. Le masculin et le féminin s'opposent souvent comme l'action et l'émotion, l'affirmation de soi et l'accueil de l'autre. Cette dialectique est en réalité factice. Il y aurait d'ailleurs beaucoup à dire sur cette mystique masculine de l'autonomie. Que l'on soit femme ou homme, on ne peut séparer l'amour et l'action, la « conquête » des autres de celle du monde (pour reprendre les termes de ce malheureux lieu commun). Or le christianisme, croyant flatter les femmes, réduit parfois leur accès au monde en les piégeant dans la prison douce d'une charité mal comprise.

Marie Grand

*(1) États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale, Nathalie Heinich, Gallimard, « Tel », 1996.*